

www.e-rara.ch

Voyage critique à l'Etna en 1819

Gourbillon, Joseph-Antoine de

Paris, 1820

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 2325

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-15300>

Palerme.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

PALERME.

ON dit que la ville de Palerme est le siège d'un gouvernement ; mais n'y voyant aujourd'hui, ni roi, ni vice-roi, ni gouverneur, ni prince, je crains fort que le gouvernement en question ne soit mal assis en Sicile.

Au moment où je quittai Naples, on prétendait aussi que, par suite de la promulgation prochaine de la nouvelle constitution, je trouverais le pays tout en feu : je distingue bien en effet quelques légers murmures ; j'entends bien çà et là quelques respectueuses plaintes ; en un mot, je vois bien quelques gens mécontents du gouvernement et d'eux-mêmes : mais les murmures, mais les plaintes, mais les gens mécontents ne sont pas seulement en Sicile ! il est partout des hommes qui veulent se mêler de leurs affaires ; cependant, grâce au droit et aux baïonnettes, la machine n'en roule pas moins ; les ministres n'en sont pas moins riches ; et le prince n'en fait pas moins ce qu'il veut !

Au reste, si le bruit est vrai ; et si, comme chacun me l'assure, ce pays est à la veille d'éprouver quelque grand changement ; il faut que les signes précurseurs soient ici tout différens des autres ; jamais peuple, au contraire, ne parut plus patient ni plus doux ; et si c'est ainsi qu'il se fâche, on peut le fâcher hardiment.

Le fait est que , au moment où j'écris (1) , cette pauvre colonie est soumise à un gouvernement qui ne ressemble pas mal à celui des Turcs , en Égypte. La vie , l'honneur et la fortune des peuples , tout est entre les mains de trois espèces de bachas , qui , selon la coutume , agissent avec délicatesse , et sur l'honnêteté desquels les factieux seuls ne s'en reposent pas. A la vérité , encore , on attend ici , de jour en jour , l'arrivée du prince héréditaire : le seul qui ait eu l'art de se faire un peu plus désirer. Depuis plus d'un mois , ce grand événement occupe exclusivement toutes les têtes : sainte Rosalie même en pâlit ; et sa fête est remise de semaine en semaine. Ce délai n'est pas propre à calmer l'agitation des esprits : déjà quelques dévots crient hautement au scandale ; et jusqu'aux jolies femmes , qui ont des bonnets et des schals à montrer le jour de la fête , tout paraît indigné de voir les intérêts du ciel sacrifiés ainsi aux princes de la terre.

Au reste , ce fameux code dont la promulgation prochaine effarouche tant les esprits , sera l'ouvrage le plus complet , sinon le plus généralement utile ; il formera six à sept gros volumes. En voilà bien plus qu'il n'en faut sans doute , pour diriger et faire taire un peuple plus nombreux et plus mécontent. Force gens bien instruits m'assurent qu'on y cherchera vainement une foule de certains articles , qui ne déparent point un livre de ce genre , dans

(1) Juillet 1819.

quelque langue, et pour quelque peuple qu'il soit écrit : peut-être figureront-ils dans quelque nouvelle édition ; jusque-là le gros livre me paraît un livre à refondre.

J'ai sous les yeux deux voyageurs modernes (1), qui ne tarissent pas en éloges sur Palerme et ses habitans. Je suis dans le pays des fables : je me méfierai des conteurs. A les en croire sur parole, Palerme serait au moins l'égale de Paris et de Londres, quant au luxe, aux plaisirs, aux lettres, aux arts, au commerce ; et enfin, à toutes les branches de l'industrie nationale. Pour ce qui est des nobles Palermitains (car nos deux voyageurs, dont l'un, chargé de promener un lord dans les principales villes de l'Europe ; et l'autre n'étant rien moins qu'un comte polonais ou allemand, n'étaient pas gens à puiser leurs remarques dans aucune classe secondaire) ; pour ce qui est des nobles Palermitains, dis-je, ce sont autant de nouveaux patriarches, attendant l'étranger aux portes de la ville, et le saisissant au collet, pour se disputer l'avantage de l'attirer sous leur toit ! Tout cela peut avoir été vrai ; mais tout cela ressemble assez peu aux objets qui m'entourent. En place de ce brillant tableau, je ne vois dans cette ville qu'une population malheureuse, qu'un port entièrement

(1) Brydone. *A Tour Throug Sicily*. London, 1770, Borch. *Lettres sur la Sicile*, écrites en 1777.

vide, qu'un commerce entièrement détruit, qu'une industrie entièrement éteinte, qu'un courage entièrement épuisé; et, quant aux patriarches en question, celui d'entre eux qui m'attendait en effet aux portes de la ville, est vraisemblablement le moins généreux de tous: car, jusqu'ici, son hospitalité se borne à me présenter, chaque jour, des mémoires fort peu hospitaliers! Au reste, je le répète, il est bon de se défier un peu de ces portraits tracés par des peintres à lettres de recommandation pour des vice-rois et des princes. Au moment de me parler des mœurs, des qualités et des talents d'une grande famille, c'est un assez mauvais moyen de capter ma confiance, que de commencer le récit par le détail, un peu long, des plaisirs de tous genres, des agréables connaissances, des repas somptueux et des politesses infinies qu'on doit à ceux qui la composent: un semblable début alarmerait la famille même! Quand on a diné chez les gens, on a perdu la liberté du dire; le silence ou l'éloge vous est nécessairement commandé. Je n'ai diné chez aucun noble Palermitain: je parlerai librement de leur ville.

Mais, en admettant même que l'habitant de Palerme n'ait pas été, pour Brydone et Borch, *le véritable Amphytrion*; en admettant aussi, qu'au-dessus de toutes les petites considérations personnelles, que l'auteur le plus impartial accueille sans le vouloir, et écoute sans s'en douter, ils eussent parlé de la même manière de la ville et des hommes,

qui ne leur auraient offert, ni les mêmes agrémens ni les mêmes prévenances, la plupart de leurs tableaux n'auraient plus le mérite de la fidélité : ils seraient à retoucher, si non même, entièrement à refaire. La Sicile d'aujourd'hui ne ressemble point à la Sicile de leur temps (1); et, d'ici à un an, elle sera peut-être toute autre ! Les voyages et les dictionnaires sont des livres essentiellement imparfaits : la dernière édition est la moins défectueuse.

Dieu me garde d'entrer pour rien dans la question scientifique qui, depuis des siècles, partage les érudits sur l'étymologie du nom de la ville même ! Les uns, avec Calias, cité par Athenée (2), veulent que l'ancien nom Panormos, équivale à *tout potager*, *tout entouré de potagers*, par allusion à la richesse de ses environs ; les autres, avec Procope (3), soutiennent au contraire qu'il ne s'agit ici que d'une allusion à l'extension de son port, et que ce même nom signifie *tout port*. Calias a raison et Procope n'a pas tort. Le mot composé *pan-ormos* peut recevoir, en grec, l'une et l'autre signification. Quant à l'origine de la ville, il faut remonter au déluge ; et lire l'histoire comme la bible. Thucydide (4) lui donne, pour fondateurs,

(1) Brydone vint en Sicile en 1770 ; et Borch, en 1776.

(2) Deipnosoph. lib. XII.

(3) *De Bell. Goth. et Palerm.* Lib. V.

(4) Lib. VI.

des Phéniciens débarqués en Sicile , à la même époque que les colonies grecques. Un ancien chroniqueur du pays (1), recule de beaucoup l'origine, qu'il rattache aux Chaldéens et aux Syriens. Ce savant fonde son opinion sur une inscription en caractères chaldaïques ou syriaques , qui n'existe plus aujourd'hui , qui existait encore de son temps , et qu'un certain Abraham , médecin de la ville de Damas , avait traduit en pur et bon latin , langue dans laquelle elle aurait eu le sens suivant : *Vivant Isaac , fils d'Abraham ; et Ésaü , fils d'Isaac , régnant dans la vallée de Damas et dans l'Idumée ; un grand nombre d'Hébreux , auxquels se joignirent beaucoup de gens de la ville de Damas et beaucoup de Phéniciens , étant venus en cette île triangulaire , s'établirent dans ce lieu très-agréable ; lieu qu'ils nommèrent Panormos.*

Fazzèllo qui rapporte le même fait (2), le confirme par l'existence d'une autre inscription chaldaïque , placée de son temps sur une tour d'une des portes de la ville. Ce précieux morceau qui fut pendant long-temps une énigme indéchiffrable aux Arabes modernes , fut enfin expliqué et traduit par un certain Étienne Speziàle , de Palerme , l'an 1470 , et voici le sens qu'il lui donna : *Il n'y a d'autre Dieu qu'un Dieu , il n'y a d'autre puissant*

(1) Ranzàno. *Della città di Palermo.*

(2) *De Reb. sic. Dec. I, lib. 8, cap. I.*

que ce même Dieu ; et il n'y a d'autre vainqueur que ce même Dieu que nous adorons. Le capitaine de cette tour est Saphu , fils d'Éliphar , fils d'Esäü , frère de Jacob , fils d'Isaac , fils d'Abraham ; et le nom de la tour est Baïch ; et le nom de la tour voisine est Pharat.

Je ne réponds point de l'exactitude de la version , et moins encore de celle du texte de l'inscription même , qui , pouvant donner d'agréables tortures aux Saumaises à venir , me paraît assez remarquable pour que je la copie , telle que Fazzèllo la copia lui-même sur les lieux (1).

L'histoire de Palerme ne commence à sortir des ténèbres, qu'à l'époque de la première guerre punique, c'est-à-dire, vers l'an 264 avant notre ère. Diodore (2) et Polybe (3) nous apprennent qu'elle était alors au pouvoir des Carthaginois ; mais ils passent sous silence l'époque où ces derniers s'en emparèrent ; elle tomba au pouvoir des Romains , et fut, pendant très-long-temps , une de leurs meilleures colonies en Sicile , jusqu'à l'époque du partage de l'empire , époque où elle passa dans les mains des empereurs d'Orient , avec toutes les autres villes de cette île. L'an 515 de notre ère , elle suivit encore le sort commun ; et les Goths s'en emparèrent. Environ quatorze ans après , Bélisaire la rendit à l'em-

(1) Voyez la planche en regard.

(2) *Bibl. hist.* Lib. XIV.

(3) *Hist.* Lib. I.

pire (1). En 1326, elle passa au pouvoir des Arabes, dont le prince, Michel Balbus, en fit le siège de son gouvernement (2). La prise de cette ville donna beaucoup de peine à Robert Guiscard et au comte Roger, déjà maître du reste de la Sicile (3); mais enfin les Normands s'en emparèrent; et, depuis cette époque, elle suivit constamment le sort de toutes les autres villes du pays: c'est-à-dire, qu'elle passa successivement dans les mains des Suèves, des Angevins, des Aragonais, des Castillans, des Allemands, et enfin des princes espagnols.

La situation de Palerme rend la ville plus belle à voir de loin que de près: située au pied d'une chaîne de hautes montagnes qui la cernent de toutes parts, et qui n'ouvrent à la circulation de l'air aucun autre passage que son port; durant les trois quarts de l'année, c'est un four où l'on respire à peine; en hiver, une tombe humide et froide; et la vue dont on jouit au centre de la ville, n'est ni plus ni moins pittoresque, que celle dont on jouirait au fond d'une étroite carrière. Considéré à quelques milles en mer, son port présente un fort beau coup d'œil. Aux deux extrémités de la baie au fond de laquelle cette ville est construite, s'élèvent à gauche, les montagnes de la Bagharie, et à droite, le mont Pélérino. Une partie de ce vaste espace

(1) Procop. *De Bell. Goth. et Palerm.* Lib. V.

(2) Fazell. *De Reb. Sic. Loc. cit.*

(3) *Id, ibid.*

est occupée par le port même ; vient ensuite une superbe promenade , connue sous le nom du Marino , qui , longeant le bord de la mer hors des murs de la ville même , s'étend jusqu'à deux autres jardins publics , nommés la Flôra et la Villa-Giùlia. Cette promenade est en effet le plus bel , ou plutôt le seul ornément de Palerme , et mérite sa grande réputation.

LE MARINO.

JE ne m'amuserai point à relever ici tous les contes ridicules dont Brydone a rempli ses pages , à l'égard de cette promenade : Borch les signala avant moi. Je remarque seulement, qu'aux exagérations de l'un, se joignirent les exagérations de l'autre : celui-là, plongeant le Marino dans une obscurité totale, n'en fit ni plus ni moins qu'un mauvais lieu ; celui-ci le peupla de princes en robes de chambre et de princesses en déshabillés blancs ; l'un y ouvrit ses intrigues à minuit ; l'autre deux fois par jour, y transporta ses acteurs en pet-en-l'air et en chemise ; et tous deux de n'y faire briller d'autre éclat qu'*une lueur douce et amie de l'œil* , ou, *les chastes cornes* de la lune ! Tout cela est très-poétique sans doute ; mais tout cela est absolument faux. Comme les promenades publiques de toutes les autres villes du monde , le Marino de Palerme a ses heures plus ou moins fixes , et qui varient suivant le temps et les saisons. Ouvert à toutes les classes , et n'ayant d'autres portes que

celles de la ville même , chacun y porte le costume qui lui convient. Quant aux gens des deux premières classes , bien loin de se borner à une robe de chambre et à un déshabillé blanc , ce costume est au contraire de la plus grande élégance ; et , d'un autre côté, les ténèbres de Brydone et de Borch, disparaissent, depuis long-temps, sous l'éclat des lanternes , dont toutes les voitures et la promenade même , sont abondamment pourvues ; mais , en supposant même que l'usage de ces lanternes fût effectivement postérieur au voyage de Brydone et de Borch, il faudrait en conclure, que les cornes du premier, et la douce lueur du second , équivalaient de leur temps à de véritables ténèbres. Les nuits un peu trop vantées d'Italie, ne sont pas les nuits de Palerme : il règne presque toujours ici , et particulièrement dans la promenade en question , je ne sais quelle espèce de brouillard qui , partant de la mer , s'étend sur toute la ville , et suffirait pour obscurcir le ciel le plus pur et le plus éclatant. Apparemment qu'il n'en était point ainsi du temps de Borch : car il se confond en éloges sur la beauté des clairs de lune, à Palerme ! Il y vint au printemps : je n'y restai moi-même que dans l'été et dans l'automne ; mais Brydone qui y était dans les mêmes saisons que lui , ne dit pas un mot de la chose. Au reste, dans une ville où, le soleil est tellement vertical , la chaleur tellement intense , et l'air tellement épais et brûlant que , la plus grande partie du jour, toutes les boutiques se ferment, et

que les rues sont entièrement désertes, il n'est pas étonnant qu'une promenade quelconque, située comme celle-ci au bord de la mer et hors de la ville, c'est-à-dire, sur le seul point où l'air circule librement, il n'est pas étonnant, dis-je, que cette promenade devienne, au coucher du soleil, le rendez-vous général où se rassemblent des hommes long-temps privés de l'élément le plus nécessaire à la vie; et qu'ils viennent y jouir, pendant quelques heures, d'un air que l'on puisse aspirer. Quoiqu'il en soit, cette promenade précieuse, le serait encore plus, s'il était vrai de dire qu'elle pût être fréquentée à toutes les heures du jour; mais telle est l'insouciance du gouvernement, pour tout ce qui tient à la commodité, sinon même à la salubrité publique, que, sur toute l'étendue de cette brûlante arène, l'œil n'aperçoit pas un seul arbre, pas un seul bâtiment qui fasse ombre! Ce n'est que tout récemment encore, qu'on vient de tracer une espèce d'allée d'arbres, le long des murailles de la ville; mais ces arbres sont encore des arbustes; et il faudra bien du temps sans doute, pour les porter à la crue nécessaire au but tardif qu'on s'est enfin déterminé d'atteindre.

Il est assez étrange, que les peuples du nord prennent, contre la chaleur, des précautions ignorées dans les pays les plus méridionaux. Les canaux des villes de Hollande, leurs arbres verdoyans étendant autour d'eux leur ombrage protecteur, sont la critique la plus frappante du

sol aride, brûlant et nu, qui forme la promenade de Palerme. On peut en dire autant, quant au défaut de toute espèce de précautions contre le froid, soit à Rome, soit à Naples, soit par toute la Sicile : l'usage des cheminées y est pour ainsi dire, inconnu ; et toutefois, pendant sept à huit mois de l'année, cet usage y serait tout aussi nécessaire qu'à Paris, à Amsterdam ou à Londres. Cette inexplicable incurie se remarque bien plus encore à Palerme, dans la direction des rues et la construction des maisons ; là, aucune précaution de prise pour parer à la chaleur même ; point de jalousies, point de stores, point de persiennes, point de volets intérieurs ; si ce n'est, toutefois, deux espèces de portes grossières et massives, qui, du moment qu'elles sont fermées, vous forcent de crier aux lumières ; lumières qui, produites par des mèches de coton, flottant dans l'huile la plus commune, ne vous laissent d'autre alternative qu'une chaleur suffocante, ou une atmosphère empestée. Et, comme si ce n'était pas assez pour les pauvres habitans de Palerme, du séjour d'une ville dominée en tout sens par des montagnes arides et brûlantes, répercutant sur eux toutes les chaleurs du midi ; deux espèces de canaux, profonds et étroits, coupent leur ville en deux parties égales ; et, pendant tout le jour, engouffrent à l'envi les rayons du soleil, la poussière et les vapeurs les plus méphitiques. Ces canaux ne deviennent enfin praticables, que lorsque chacun est

couché : la *Stráda Macquéda* , le *Cássaro* , ou la rue de Tolède , sont les deux canaux en question.

RUES DE PALERME.

A ne considérer ces rues , que sous le seul rapport de leur effet même , je suis encore à m'expliquer les grands éloges que Brydone et Borch en ont faits ? toutes deux sont en effet fort longues ; mais , outre l'irrégularité des maisons , la saleté de la voie publique , incessamment obstruée par une foule de boutiques portatives , et d'artisans de tous les genres , travaillant à la porte de leurs maisons , ou même , au milieu de la rue ; leur défaut de largeur les ferait plutôt prendre pour des ruelles que pour de véritables rues. Quant aux maisons mêmes , il est difficile de rien imaginer de plus irrégulier , de plus sombre , de plus sale et de plus mal construit. Les portes et les escaliers mêmes , sont des égouts publics , qui repoussent à la fois la vue et l'odorat. Je veux croire que les palais visités par nos deux voyageurs , étaient exempts de ces inconvéniens ; mais des palais ne forment point une ville , ni des princes une population. Quant aux autres rues de la ville , Brydone et Borch n'en disent mot ; et , pour le coup , leur silence s'explique de lui-même. Ce serait , sans doute , pousser l'admiration un peu loin , que de trouver matière à vanter ces véritables cloaques , ces voies fangeuses , escarpées , tortueuses , qui coupent , çà et là , les deux rues

en question ; et qui , ni plus ni moins qu'elles , exposées de tout sens aux rayons brûlans du soleil , ont fait naître l'idée d'un plan routier de cette ville , intitulé PALERME A L'OMBRE !

Les voyageurs en question ne donnent que quatre portes à Palerme ; ces portes sont en effet au nombre de quinze ; elles seraient assez belles , s'il était vrai de dire que deux piliers isolés , sans cintres , pussent passer pour de véritables portes (1) ? Quoi qu'il en soit , cette étrange architecture a donné lieu à Borch de rapporter le mot échappé à ce qu'il appelle un plaisant de cette ville ; et qui aurait remarqué , selon lui , que cette nouvelle forme de portes « était un effet de la prudence de la » nouvelle administration , qui a voulu que les » maris pussent y passer commodément. » Si les plaisans de Palerme sont sujets à des traits de ce genre , je m'étonne un peu moins du goût de l'auteur pour leur ville.

ÉTAT DES LETTRES ET DES SCIENCES.

A en croire nos deux voyageurs , les lettres , les arts , les sciences et le commerce seraient très-florissans dans Palerme. Toutefois , dans ce centre de l'industrie et des lumières , il me fut impossible de trouver un thermomètre , une description de la ville , les dessins des monumens antiques , ni

(1) La Porte-Neuve est la seule qui soit construite , selon la coutume ordinaire.

même une carte du pays ! mais , en revanche , les boutiques abondent de madones , de saints , de crèches et de reliques d'un travail admirable , et d'un assez bas prix.

Quant aux lettres , elles sont ici sur le même pied que les sciences et les arts : la plupart des bons livres manquent , ou les libraires n'osent les vendre qu'aux personnes qui leur exhibent la permission du saint-office. La liste des ouvrages prohibés formerait elle-même un ouvrage. Ces étranges restrictions ne se bornent pas à l'achat des livres : dans toutes les bibliothèques publiques ou particulières , l'interdiction fatale se lit au dos de la plupart des volumes : je l'ai lue , sur l'histoire naturelle de Buffon ! ce n'est qu'avec les plus grandes précautions , et après une assez longue connaissance , que le bibliothécaire vous confie , devant lui , l'ouvrage que la Sainte Inquisition ne vous a pas permis de lire ; ne pouvant plus rôtir les curieux , celle-ci du moins les prive de la lumière ! Après de semblables détails , il serait inutile d'aborder la question de la liberté de la presse ; et je ne pense pas que le nom même en soit connu ici ? Toutefois , les choses ne sont pas aussi désespérées qu'on le pense ; l'esprit de tolérance fait ici ses progrès ; et , avec les permissions nécessaires , on imprime librement aujourd'hui , des dissertations ascétiques , des remarques sur le rosaire , et des élans vers le cœur de Jésus. Toutefois ces permissions ne s'obtiennent pas facilement , même à l'égard des livres

qui sembleraient justifier le moins l'inquiète surveillance d'un gouvernement méticuleux. Les restrictions et les formalités de la censure frappent également toute espèce d'ouvrage, depuis le livre de l'abécédé, jusques et compris le livre de Barrême. J'ai en ce moment sous les yeux un exemple de ce genre, qui mérite d'être connu ; car il s'agit d'un simple catalogue de livres ; catalogue, en tête duquel se lit l'avis suivant : *Les livres compris dans l'Index de la Censure de Rome ne pourront être vendus qu'à ceux des acquéreurs qui exhiberont au libraire le Permis Pontifical.* Ce catalogue n'appartient point au 15^e. siècle : il porte la rubrique de Naples, et la date de 1819 !

Mais ce n'est pas tout encore ; et, avant d'avoir pu obtenir le *permis* de publier son catalogue, et de vendre ses livres aux lecteurs qui ont eux-mêmes le *permis* de lire, le malheureux libraire a dû frapper à bien des portes : voici la marche que son affaire a suivie. Il aura dû adresser à S. Exc. le secrétaire général du conseil suprême de la chancellerie, une humble requête à l'effet d'obtenir le permis en question ; requête à laquelle il aura joint le manuscrit original de son catalogue. Dans une autre requête, S. Exc. le secrétaire général aura communiqué la demande à S. Exc. le secrétaire d'état, ministre chancelier, en suppliant celui-ci d'accorder audit libraire la *faveur* de la révision, c'est-à-dire, de la censure ! Je suppose que S. Exc. le secrétaire d'état ne se sera pas fait

tirer l'oreille , pour accorder cette dernière grâce ; et qu'au bout de deux ou trois mois de courses , de soins et de sollicitations de la part du libraire , le permis attendu sera enfin tombé de la plume de S. Exc. , sur la requête du secrétaire général ? Une fois pourvu de cette pièce , de nouvelles courses , de nouveaux soins et de nouvelles sollicitations auront eu enfin le pouvoir d'engager le secrétaire général à faire passer le catalogue , la requête et le bon au président de la seconde chambre ; lequel président , après un temps déterminé , les aura envoyés lui-même à S. E. mgr. l'archi-diacre Don Luca Samuèle Cagnâzzi , Censeur Apostolique et Royal , qui , après lecture prise , aura renvoyé le tout à S. Exc. le secrétaire d'état , en y joignant la lettre suivante :

Naples , le 25 juin 1819.

Excellence ,

J'ai lu , avec la plus grande attention , le catalogue de livres qui sont en vente chez Luigi Marotta , et qui doit être réimprimé par Nunzio Pasca. Je n'y ai remarqué aucun livre contraire à la religion , au gouvernement ni aux mœurs. Pour ce qui est des ouvrages compris dans la liste des livres prohibés par la Sainte Congrégation des Index , j'imagine qu'on peut en permettre la vente ; bien entendu que lesdits livres ne pourront être vendus qu'aux seules personnes qui exhiberont le permis pontifical. Je crois donc que V. Exc. pourrait , si elle le trouvait bon , accorder à l'im-

primeur Pásca , le permis d'imprimer et publier ledit catalogue.

Il ne s'agit plus maintenant que de quelques formalités d'usage ; une fois revêtu du permis du censeur apostolique , le catalogue prendra une attitude plus hardie ; et l'affaire marchera d'elle-même. C'est ainsi que, dès ce moment , le libraire n'aura plus qu'à adresser une nouvelle requête à S. Exc. le secrétaire général ; que S. Exc. fera passer ladite nouvelle requête à LL. EE. les membres du conseil suprême ; lesquels , après mûre délibération , présenteront eux-mêmes une autre requête à S. Exc. le secrétaire d'état , ministre chancelier , à l'effet d'en obtenir le permis définitif ; lequel permis sera enfin accordé par S. Exc. , à la condition expresse qu'une fois imprimé , le catalogue et le manuscrit original ne pourront être mis en vente , sans avoir préalablement passé à une seconde et dernière révision du Censeur Apostolique et Royal , auquel il sera enjoint de collationner , mot par mot , le manuscrit et le livre ; et d'arrêter la publication du dernier , pour peu que celui-ci ne soit pas entièrement conforme aux changemens faits à l'autre. Au reste , ces petites restrictions à la liberté de la presse sont bien autrement fortes en Sicile , qu'à Naples même : en dépit de tant de formalités , je doute fort que le pauvre catalogue en question , eût jamais paru à Palerme.

AUTEURS PALERMITAINS.

LA plupart des nobles auteurs que Borch eut soin de coucher sur ses tablettes , ne sont plus aujourd'hui de ce monde. Les princes de Torremùzza , les marquis Natàli , les comtes de Villarosàta ; en un mot , les ducs qui savaient écrire , et les duchesses qui savaient lire , tous , jusqu'à la haute et puissante dame Dona Rosalia di Resùtano ; celle-là même qui , comme l'auteur en question le remarque ingénument , se sépara du duc de Caniàstro , son mari , *pour manque de connaissances physiques aussi-bien que morales de sa part* ; tous ces gens-là , dis-je , ont disparu du parnasse palermitain ; qui , ainsi que beaucoup d'autres , paraît aller de mal en pis ; et s'est étrangement mésallié ; puisqu'il est vrai de dire , qu'il tire aujourd'hui tous ses membres , du seul corps de la roture ! C'est ainsi que , dès 1797 et 1806 , cette ville avait perdu ses deux plus célèbres sculpteurs , Ignace Marabitti et Etienne Quattr'occhi ; et c'est ainsi encore qu'elle compte , parmi ses plus simples bourgeois , les mathématiciens Guillaume Sènio et Nicolas Cènto ; les hellénistes Joseph Zerèlli , Màrius Sèttime , Savèrius Romàno et François Vèsko , le Buffon de la Sicile ; l'encyclopédiste Salvadòre Camilla ; le naturaliste Baròne , l'économiste Vincent Sèrgio ; les légistes Gaetan Sàrri et Rosaire de Gregòrio ; enfin , les poètes Salvadòre Càri et Blàsi , et le célèbre Jean Mèlli , que les Si-

ciliens surnomment le nouveau Théocrite , et qui mérite en effet ce surnom. Mais tout cela ne prouve rien sans doute , contre la noblesse sicilienne d'aujourd'hui ; si ce n'est que , en dépit du système féodal , et des droits bien légitimes et bien généralement reconnus des princes , ducs , marquis , comtes , barons et cavaliéri de cette île , le temps approche aussi pour elle , où la voix d'un gentilhomme ne comptera pas pour plus , que la voix d'un roturier.

AUBERGES DE PALERME.

CETTE bonne et brave aubergiste française , si durement traitée par Patrick Brydone , la célèbre madame Montagne , n'existe plus elle-même , depuis long-temps ; deux auberges , également médiocres et également chères , remplacent aujourd'hui la sienne ; et celles-ci sont les seules , entre lesquelles on ait le choix , au milieu de la capitale de la Sicile ; mais tout est compensé dans ce monde ; et si Palerme n'a , en effet , que deux auberges , Palerme compte , en revanche , deux ou trois cents églises , et plus de soixante couvens , dont le parvis est constamment ouvert à l'étranger qui cherche un lit.

Dieu me garde d'entreprendre , je ne dis pas la description , mais la simple énumération de tous ces différens temples ! Borch et Brydone m'en ont épargné la peine : tous deux en ont fait des éloges et une critique également justes.

Je ne romprai ce même silence , qu'à l'égard de l'église du Saint-Esprit , église qui , le 30 mars 1282 , passe pour avoir été le principal théâtre d'une scène sanglante , et , ne craignons pas de le dire , d'une vengeance aussi horrible que naturelle. Le lecteur voit déjà qu'il s'agit des fameuses vèpres siciliennes ! L'histoire n'offre pas de fait plus effrayant , plus célèbre , et sur lequel l'opinion générale soit toutefois plus égarée. Une partialité excusable dans l'homme , mais condamnable dans l'historien , a mis à cet égard la passion à la place de la vérité. J'exposerai ces faits , d'après le témoignage d'un auteur (1) , dont l'impartialité éclate dans toutes les parties du récit.

Depuis l'an 1265 , Charles d'Anjou régnait en Sicile. Le luxe , l'orgueil , l'ambition , la rapacité et l'injustice des ministres et des magistrats , tous Français de naissance , avaient excité , depuis long-temps , la haine et l'indignation ; des impôts jusqu'alors inconnus , des lois tyranniques et nouvelles , des violences et des insultes faites aux femmes des paysans , des bourgeois et des nobles mêmes ; des adultères , des rapt honteusement impunis ; l'exil des citoyens ; la confiscation des fortunes , sous les prétextes les moins plausibles ; en un mot , tous les maux qui découlent de

(1) Flazzello. *De Reb. sic. Dec.* II , lib. 8 , cap. 4.

l'odieux arbitraire, du vertige des rois, et des attentats des ministres contre les libertés publiques ; tels étaient les griefs que les malheureux Siciliens supportaient depuis dix-sept ans, sans redressement et sans plainte. Cependant, ce que n'avaient pu faire les vexations les plus inouïes, les injustices les plus criantes, l'honneur, l'amour et la jalousie l'opérèrent. Le mécontentement général éclata bientôt en murmure ; du murmure on passa à la plainte ; et de la plainte, à la détermination d'obtenir la justice réclamée, ou de se la rendre soi-même. A cette époque, la Sicile était gouvernée par Erbert Orillon, vice-roi du pays. Jean de Saint-Remi commandait le Val Mazzàra et Palerme ; Thomas Boussan, le Val Nôto. Les plaintes de la nation, contre ces trois Français, passèrent jusqu'à Charles, qui était alors à Viterbe ; ces plaintes avaient pour objet, d'obtenir le redressement d'une foule d'actes de violences, d'injustices et d'iniquités de tout genre, commis, soit par ces mêmes ministres, soit par leurs magistrats, soit enfin par les troupes mêmes. Après avoir pris connaissance de ces plaintes, et en avoir reconnu la justesse, le roi, dans une lettre datée de Viterbe, l'an 1276, ordonna expressément à Erbert, de mettre un frein aux excès de ses ministres ; de s'opposer, par toutes les voies possibles, à la rapine, à l'adultère et au viol ; de les punir enfin, selon toute la rigueur des lois, et sans distinction de personnes. Ces sages mesures furent insuffisantes pour réprimer l'audace d'un

vainqueur qui se croyait tout permis ; on eût dû même , que ces mesures ne firent que rendre alors les Français plus insolens et plus cruels. Convaincus par leur propre expérience de l'inutilité des plaintes adressées à un prince qui , pour rendre justice à son peuple , s'en reposait ainsi sur des ministres incapables ou pervers , les infortunés Siciliens s'adressèrent directement au Pape , vers lequel ils envoyèrent deux hommes dévoués à leur cause : Bartholomé , évêque de Pâtti , et Fra Bonigianni Marino , dominicain. Nicolas III , ennemi secret de Charles , et qui ne pouvait lui pardonner le refus outrageant que ce prince lui avait fait de la main d'une de ses nièces , pour son propre neveu , accueillit , avec joie , une occasion si favorable de jeter de l'inquiétude dans l'esprit de Charles ; et , pour le punir davantage , envoya Bartholomé , près de lui , sous le titre de légat apostolique. Toute hasardeuse que fût cette mission , celui-ci n'hésita pas à l'accepter ; et le propre sujet de Charles se présentant bientôt devant lui , lui porta les plaintes de son peuple , dans une harangue qui commençait par ces mots remarquables , et bien faits pour blesser l'orgueil du roi : *Fils de David , aie pitié de moi , car ma fille est injustement foulée par le démon !* Le nouveau légat entra ensuite dans le détail circonstancié des actes d'oppression , de rapine , d'adultère et de rapt , commis par les Français , en Sicile ; et finit par sommer le prince de mettre un terme à ces excès. A peine de retour à

Palerme , le légat et Marino furent arrêtés par ordre des ministres de Charles ; tous deux trouvèrent le moyen de s'échapper ; et tous deux passèrent à Messine , où bientôt leur présence et le récit de ce nouvel abus de pouvoir de la part des ministres du prince , achevèrent de soulever les habitans , et de les porter à la révolte.

Il y avait alors, en Sicile, un seigneur connu sous le nom de Jean Prócita ou Prócida , de la petite île de ce nom , qui lui avait appartenu. Cet homme , d'un courage à l'épreuve , et naturellement doué de cet esprit qui sait en imposer aux autres , se concilier leur avis , et capter le suffrage et l'amour de la multitude ; cet homme , dis-je , avait plus d'une raison de se plaindre et de haïr les Français : longtemps ami intime du malheureux et célèbre Mainfroi , la perte de ce prince (1) lui avait enlevé tout espoir de fortune ; et d'un autre côté , une épouse qu'il adorait avait été indignement traitée , par les soldats de l'armée de Charles. Il n'en fallait pas plus , sans doute , pour porter à une vengeance , qu'il regardait comme juste , un homme naturellement haineux et violent. Prócita forme donc le projet de délivrer la Sicile du joug de ses orgueilleux vainqueurs : pendant deux années entières , il conspire secrètement , contre eux et le roi Charles.

(1) Mainfroi , roi de Sicile , perdit la couronne et la vie le 26 février 1266 , dans la bataille qu'il perdit , contre Charles d'Anjou , son compétiteur au trône.

Alan Leontino , Palmério Abbâte , Gaultier de Caltagirône , et plusieurs autres principaux habitans , tous , frémissant sous le joug , tous , plus ou moins frappés dans leurs intérêts les plus chers , tous , enfin , n'aspirant qu'à venger leurs griefs , s'empresment de s'unir à lui pour chasser les Français de Sicile , et livrer la couronne à Pierre , roi d'Aragon , qui y avait droit par sa femme. Le succès de ce grand complot s'appuyait sur l'espoir du secours de Nicolas III , et de l'empereur Paléologue ; qui , quoique ennemis naturels , se seraient aisément alliés , contre les intérêts de Charles. On s'adressa d'abord , par lettres , à l'empereur de Constantinople ; puis ensuite au Pontife ; et enfin au roi d'Aragon même. Prócita est celui sur qui tous les yeux se tournent , pour l'exécution de ces périlleuses ambassades ; et Prócita les accepte avec joie. Il se dépouille de ses habits de gentilhomme , se travestit en simple prêtre , et , sous ce costume , prenant l'air et le ton du métier , s'ouvre une route sûre , soit par mer , soit par terre. A peine est-il débarqué à Constantinople , qu'il perce jusqu'à l'empereur , lui découvre les projets de Charles , lui apprend que ce prince lève en ce moment même une armée contre lui , dans le dessein de lui ravir la couronne ; ajoute que le meilleur moyen de déjouer les projets d'un ennemi aussi dangereux , c'est d'imiter l'exemple de l'ancienne Syracuse , et de porter soi-même l'épouvante et la guerre dans les murs du Carthaginois : en un mot , Prócita n'ou-

blie rien de ce qui peut ébranler Paléologue : il lui représente les infortunés habitans de Sicile, comme ployant à regret, sous un joug abhorré ; et n'attendant qu'une main protectrice, pour secouer leurs fers et se délivrer des Français. A ce discours, auquel Prócita ne manque pas de joindre beaucoup d'autres motifs favorables à ses vues, l'empereur, ébranlé, promet de soutenir les droits de Pierre d'Aragon, par des sacrifices pécuniaires ; et d'écrire même à Nicolas III, pour l'engager à protéger aussi les intérêts de ce prince. L'empereur tient sa parole ; il écrit aussitôt au pape et à Pierre, et ne veut confier ses missives qu'à celui qui les obtient de lui. Enchanté d'un succès qui passe son espérance, l'heureux Prócita, à l'abri de son travestissement, revient sans péril à Messine, où une fois de retour, il rassemble ses amis et leur fait part du résultat de cette première tentative. L'homme qui avait si bien commencé, devait réunir tous les suffrages pour poursuivre ; Prócita fut donc encore chargé de la commission, honorable autant que hasardeuse, de porter les lettres de l'empereur à Nicolas III et à Pierre. Cette seconde mission offrait des chances autrement favorables que la première : il ne s'agissait plus que de décider deux hommes à agir dans leur propre intérêt : ces deux hommes étaient un prince et un prêtre : le succès n'était pas douteux ! L'orgueilleux successeur de l'apôtre fut au-devant de la prière : non-seulement il approuva le projet, mais encore, il promit

de n'épargner ni peine ni dépenses , pour mener à bien la conjuration contre les Français. En conséquence , il remit à Pròcita une sainte missive pour le roi d'Aragon ; missive par laquelle le serviteur des serviteurs de Dieu engageait saintement le prince à lever une grande armée , et à *machiner* avec le porteur de sa lettre , *quelque trame soudaine et cruelle* [ce sont les termes de l'historien (1).] *de la part des Siciliens , contre les Français*. Une fois chargé de cette lettre , Pròcita se rend près du roi d'Aragon , auquel il porte des preuves irrécusables de l'assentiment de l'empereur et du pape , à tout ce qu'il pourra entreprendre pour chasser Charles de la Sicile , et exterminer les Français ; il retourne ensuite près du pape ; lui rend compte de sa mission ; le tranquillise sur la soumission du prince ; et repasse enfin en Sicile , où sa présence et l'heureux résultat de cette seconde entreprise , raniment encore l'espoir et le courage de ses amis.

Cependant , toujours vigilant et actif , et ne s'endormant pas sur la promesse d'un roi , l'impatient Pròcita retourne bientôt à Constantinople. Il communique à l'empereur les lettres du pontife et du prince ; et , ne pouvant douter de l'exécution du projet , l'empereur remet à son secrétaire Accàrdo Latino , une très-grosse somme en or , et le charge de

(1) Flazzèllo. *De Reb. sic. loc. cit.*

passer secrètement à Malte , avec Pròcida , l'ambassadeur sicilien. A peine débarqué dans cette île , Pròcida , selon leurs conventions , passe lui-même à Trâpani , ville située sur la côte occidentale de la Sicile ; et là , après s'être abouché avec les principaux habitans de la ville , il les engage d'aller s'entendre , à Malte , avec le secrétaire de l'empereur ; conseil qui avait pour but de porter dans leur esprit la ferme conviction des secours qu'ils devaient espérer de la libéralité de ce prince. Enfin , Pròcida et Accârdo passent tous deux à Barcelone , près du roi d'Aragon , entre les mains duquel ils versent l'or de Paléologue. Ce fut là qu'on arrêta le plan général de la conspiration ; et qu'il fut décidé qu'il fallait massacrer tous les Français qui étaient en Sicile , comme le moyen le plus sûr de s'emparer en un seul jour de la totalité du pays.

Cependant Pròcida repasse en Sicile , et , dans le cours de la traversée , apprend , par un bâtiment de Pise , la mort de Nicolas III , et l'exaltation de Martin IV (1) , connu par son affection pour les Français. Atterré par cette nouvelle désastreuse , Pròcida n'en poursuit pas moins son voyage , et débarque de nouveau à Trâpani. De son côté , pour colorer l'armée qu'il lève , le roi d'Aragon laisse courir le bruit qu'il prépare une croisade ; mais , un peu moins traitable que son prédécesseur , le

(1) An 1281.

nouveau pape le somme , par l'entremise de son nonce , de déclarer le motif de ce formidable armement. Le roi élude long-temps la demande ; prié enfin de s'expliquer , il répond fièrement au nonce : *Je jetterais dans le feu la chemise que je porte , si je croyais qu'elle connût mes secrets.* Les mêmes demandes et les mêmes instances lui sont faites par le roi Charles , qui y joint une somme de vingt mille écus , à la condition que l'armée en question ne sera destinée qu'à faire la guerre aux Sarrasins. L'historien ne dit pas si Pierre renvoya le subsidé ; mais il ajoute , qu'il répondit à Charles : *J'ignore encore moi-même contre quels Sarrasins mes soldats tourneront leurs armes.*

Tandis que ces choses se passaient , Prôcida qui craignait de voir échouer un dessein qui lui avait coûté tant de soins et de peines , se hâta de le mettre à exécution , avant même que l'armée du roi d'Aragon pût en assurer le succès. En conséquence , il passe successivement dans toutes les villes de la Sicile ; et convient , avec ses amis , que le troisième jour après Pâques , au moment où les cloches indiqueront l'heure des vêpres , tous les Français seront massacrés , sans distinction de sexe ni d'âge , ni de personnes. Quelques historiens prétendent que , pour parvenir à ce but , Prôcida , feignit d'être fou , et parcourut toutes les villes de la Sicile , en soufflant dans une espèce de tube qu'il appliquait à l'oreille de chacun. Ces mêmes historiens ajoutent , qu'à l'oreille des Français , il ne

faisait entendre qu'un bruit qui les faisait rire ; et qu'à celle des Siciliens , il transmettait ainsi l'ordre , le jour , l'heure et la nature de la conspiration. Ce dernier fait reste encore à prouver ; et Fazzèllo ne le rapporte lui-même que comme un simple oui-dire.

Cependant tout s'exécuta comme on en était convenu ; et , le 30 mars 1282 , la 17^e. année du règne du roi Charles , toute la Sicile se leva contre les Français , qui , jusqu'au dernier moment , n'eurent aucune espèce de soupçon du danger. Tous furent inhumainement égorgés , non-seulement par la main des séculiers , mais par celle de tous les prêtres et de tous les moines. La rage du peuple fut telle , que , quelques-unes de ces victimes ayant trouvé un asile momentané dans le fort de Sperlingue , on fit un crime de cette action à la garnison du château , dont le peuple mura les portes , et dans lequel on les laissa mourir de faim (1). Je n'insisterai point sur les horreurs alors commises ; on ne se borna pas au meurtre pur et simple des enfans et des femmes enceintes : celles-ci furent

(1) Ce fait horrible donna lieu à un proverbe non moins horrible , exprimé en vers doublement barbares :

Quel ch'a Sicilia piacque,
Solo a Sperlinga spiacque.

C'est-à-dire : *Ce qui plaît à toute la Sicile , déplaît seulement à Sperlingue.*

éventrées à coups de poignards ; leurs enfans furent arrachés de leur sein , puis écrasés entre deux pierres. En moins de deux heures , huit mille Français de tout sexe et de tout âge furent ainsi massacrés par toute la Sicile. On ignore si une seule des victimes échappa au fer des bourreaux. Fazzèllo , qui écrivait vers le milieu du 16^e. siècle , c'est-à-dire , plus de deux cents ans après cette horrible tragédie , assure que , de son temps , on voyait encore dans l'église de Saint-Côme et de Saint-Damien , à Palerme , et dans plusieurs autres temples de cette même ville , des monceaux d'ossements de Français (2).

Il eût été à désirer sans doute que la Sicile eût pu briser ses chaînes par des moyens moins odieux : mais ces moyens n'étaient point à son choix ; il lui fallait opter , entre l'asservissement volontaire au pouvoir le plus tyrannique , ou le parti de la vengeance ; et toute lutte ordinaire devenait pour elle inutile. La mort de Nicolas III détruisait toute possibilité d'une rébellion ouverte : il fallait ployer ou agir , conserver à jamais l'attitude de l'esclavage , ou se lever contre un tyran : quelque soit le parti auquel son désespoir eut recours , on ne peut qu'admirer un peuple qui , courbé sous le joug étranger , le secoue , par tout moyen quelconque ; s'élève contre ses oppresseurs ; et conquiert sa liberté. Il n'est pas , selon moi , de plus beau caractère

(2) *Loc. cit.*

historique que celui de Jean Prócida. L'auteur d'une tragédie moderne l'a peint sous des traits peu flatteurs et peu vrais ; il en a fait un conspirateur ordinaire , un véritable assassin ; et les détails par lui rattachés à sa fable , sont étrangement contraires à la vérité des faits historiques.

PALAIS DES ROIS.

ON m'avait assuré que le roi des Deux-Siciles avait un palais à Palerme ; que ce palais se nommait le Palais des Rois , et contenait , entre autres choses rares « *des pièces dignes d'être vues.* » La modestie de cet éloge , dans la bouche d'un auteur comme Borch , excitait assez faiblement ma curiosité à l'égard du palais des rois : cependant , comme le sort d'un voyageur est de frapper à toutes les portes , et de courir après les choses les moins dignes en effet d'être vues ; je me déterminai à parcourir moi-même *les pièces* de ce palais ; mais , une fois au delà du seuil , ma curiosité était plus que satisfaite. Ce palais ne renferme , en effet , qu'un seul objet digne de remarque : deux beliers de bronze d'un travail admirable. Au reste , je ne sais d'où Borch a pu tirer l'historiette qu'il rapporte à l'égard de ces deux statues antiques , qui , selon lui , seraient précisément les mêmes que celles que Denys aurait placées sur une tour octogone , non loin du port de Syracuse , à l'effet de recevoir le souffle des différens vents , et de les rendre ensuite par un bêlement artificiel , bêlement qui aurait annoncé

aux pilotes les vents favorables ou contraires à leur navigation (1).

MONT PÉLÉGRINO.

J'AI parlé du Mont Pélérino, dont la célébrité ne va pas au delà des murs de Palerme : c'est un roc escarpé, situé à deux milles de la ville, à l'extrémité orientale de son port. Ce roc ne doit cette même réputation, ni à sa grande élévation au-dessus des eaux de la mer, ni au coup d'œil dont on y jouit ; mais seulement à la découverte d'une grotte naturelle, dans laquelle se trouva le squelette d'une femme. On savait par une vieille tradition que sainte Rosalie, protectrice de la ville, s'était jadis retirée dans les montagnes voisines : ce squelette se trouva assez bien conservé : il n'en fallut pas davantage, pour le faire reconnaître pour celui de la sainte, et pour faire crier au miracle. Ce miracle était d'autant plus croyable, en effet, que la plupart des grottes souterraines, aux environs de Palerme, ont la propriété de conserver les corps. Quoiqu'il en soit, une chapelle fut construite ; le précieux squelette fut précieusement recueilli ; et la statue de la sainte fut placée sur la tombe qui la renferme. Malheureusement, l'un des plus anciens historiens modernes, Fazzèllo, dans sa description du mont

(1) Borch. Lett. XV, pag. 74.

Pélégrino et de Palerme même (1), ne dit mot, ni de la sainte ni du miracle; et Fazzello n'était pas homme à négliger ces sortes de détails. Cet historien écrivait en 1540; d'où il résulte que la sainte est d'une assez fraîche date. Ce n'est pas la première fois, que le bon sens aurait marché en sens inverse des lumières.

LUXE DES NOBLES PALERMITAINS.

BRYDONE s'est fort étendu sur la prétendue honte qu'aurait la noblesse Palermitaine, d'être vue à pied dans la ville, et même dans les promenades: la date de la remarque peut en expliquer l'inexactitude. Ici, comme partout ailleurs, l'importance attachée à une voiture, tient bien plus sans doute à son utilité même, qu'au calcul d'une sottise vanité. L'historiette assommante de son valet Philippe, et les faits qui s'y rattachent, pourraient passer, à la rigueur, pour autant de créations puériles, d'un auteur qui n'était pas fâché de trouver l'occasion de nous apprendre l'existence de son valet de place, et de son carrosse de louage. Borch avait fait justice avant moi du ridicule de l'historiette; et je puis assurer mes propres lecteurs, que les nobles Palermitains se servent de leurs jambes, comme tous les autres nobles du monde; et, si l'anglais Brydone a cru sa dignité

(1) *De Reb. sicul. Dec. I, lib. 3, cap. 1.*

compromise, pour avoir été forcé de sortir à pied du théâtre; c'est que, dupe d'une ruse, que sa vanité lui fit prendre pour un véritable intérêt, il ne soupçonna pas que, d'accord avec le loueur de carrosse, le valet sicilien, se jouait d'elle et de lui. Mais, puisque je suis à parler de cet auteur, je sauterai à pieds joints sur une trentaine de pages, impitoyablement consacrées à la théorie des comètes; et je passerai de suite, à l'article où, de même que Borch, il tombe en extase devant la magnificence des équipages Palermitains.

C'est ici, s'il faut les en croire, que la noblesse sicilienne étale tout son luxe: qu'une famille de distinction a, au moins, deux ou trois carrosses pour l'usage journalier; et qu'il n'y a pas d'homme de bon ton, qui n'en donne un à sa femme (1). C'est ici encore que les écuyers fourmillent; que madame ne peut sortir en public, sans un double appui qui la soutient de chaque côté, comme si elle allait s'évanouir à tout instant. Ici enfin, qu'il y a des maisons qui ont jusqu'à six coureurs; que les équipages sont superbes, et que les chevaux sont de race espagnole (2).

Nul doute que nos deux voyageurs n'aient peint ce qu'ils ont vu: un intervalle de près de cinquante ans, entre les faits d'alors et les faits

(1) Brydone. *A Tour Through Sicily*. Lett. 34.

(2) Borch. *Lettres sur la Sicile* Tom. II, Lett. 15.

d'aujourd'hui, a pu faire, d'une remarque juste, une remarque qui ne le soit plus; et c'est effectivement ce qui est arrivé à la leur. En fait de luxe des équipages, de la magnificence du train, et de la beauté des chevaux, Palerme est fort loin aujourd'hui de soutenir la comparaison avec Naples. Les trois ou quatre équipages magnifiques dont nos auteurs gratifient ici chaque famille, se sont réduits à une méchante calèche, mal peinte et mal suspendue; voiture que plus d'un homme du bon ton, se dispense même de donner aujourd'hui à sa femme. Quant à ces pages, ces coureurs, ces écuyers, chargés de livrées si riches qu'elles en étaient extravagantes, et qui fourmillaient de leur temps, ils font place, de nos jours, à un ou deux laquais, couverts d'un modeste surtout, et souvent même, en veste et en bas sales; enfin, non moins déchus que tout le reste de son ancien éclat et de son ancien prix, le cheval de race espagnole, n'est plus qu'un squelette ambulante, qui, sous la forme d'un bidet ou d'une mule, semble tendre, avec peine, la corde qui lui tient lieu de trait. Si nos deux auteurs revenaient aujourd'hui à Palerme, ils s'écrieraient, avec la veuve d'Hector :

Hei mihi, qualis erat; quantum mutatus ab illo!

ENVIRONS DE PALERME.

LES amplifications des auteurs en question tendent à faire des environs de cette ville, comme autant de petits paradis terrestres. Le ton employé par Borch est extrêmement poétique, et qui plus est, cicéronien; ici l'haleine épuisée, court inutilement, de phrase en phrase, après la fin de la période. « Toutes les beautés de la nature, tous les ornemens dont l'art peut embellir sa rivale; coteaux chargés de vignobles et de fruits; plaines émaillées de fleurs; vallons frais, arrosés de mille ruisseaux; bosquets touffus, grottes profondes, beautés terribles, découvrant la première carcasse qui soutient la structure du globe; cent fontaines, l'une plus belle que l'autre; mille maisons de campagne, parsemées dans la campagne, et reposant l'œil fatigué de l'immensité d'une vue que le regard ne peut embrasser toute entière! etc. etc. » Telle est la *carcasse* de l'exorde, qui soutient la *structure* de la période Borchienne.

Le début de Brydone est plus simple; il promet moins, et tient plus.

Il y a, dit cet auteur, deux petits cantons, l'un à l'est, et l'autre à l'ouest de Palerme, où les principaux nobles ont leurs maisons de campagne; le premier est appelé la Bagharïa; et le second il *Colle*. »

En s'exprimant ainsi, Brydone a dit tout ce qu'on pouvait dire; en passant sous silence la des-

cription de cinq à six maisons tombant en ruines , et ressemblant plus ou moins à ce qu'on voit partout ; enfin , en ne s'attachant à décrire que ce qui mérite effectivement de l'être ; il a fait grâce à ses lecteurs , de tout l'ennui dont notre polaque accabla les siens. Sa description de la fameuse maison du prince de Palagonia , est un croquis aussi piquant qu'agréable : malheureusement ce croquis a cessé d'être fidèle ; et toutes les productions monstrueuses , que le propriétaire s'était plu à rassembler , ont été détruites à sa mort , et sont maintenant pêle-mêle dans les caves. Toutefois , la description de Brydone me paraît si intéressante , que , malgré sa longueur et son inutilité actuelle , j'imagine que le lecteur ne me saura pas mauvais gré de la remettre ici sous ses yeux ?

PALAIS DU PRINCE DE PALAGONIA.

Le palais du prince de Valguarnèra est , je crois , dit notre voyageur (1) , le plus beau et le plus magnifique de tous ; mais il est bien loin d'être le plus extraordinaire. Si j'en faisais la description , je vous parlerais de choses communes à chaque pays ; et je ne vous entretiendrai que d'un autre château qui , sur tout le globe , est assurément le seul de son espèce. Il appartient au prince de Palagonia , homme d'une fortune immense , qui

(1) Brydone. *Loc. cit.* Lett. 24.

a passé sa vie à enfanter des monstres et des chimères infiniment plus ridicules et plus bizarres, que tout ce qui est jamais sorti de l'imagination des romanciers ou des auteurs qui décrivent les aventures des chevaliers errans.

La multitude prodigieuse de statues qui environnent sa maison, ressemblent de loin à une petite armée rangée en bataille pour sa défense ; mais lorsqu'on en approche et qu'on voit la figure de chacune, on se croit transporté dans un pays d'illusion et d'enchantement. Parmi ce groupe immense, il n'y a pas une seule pièce qui représente un objet existant dans la nature ; et l'on n'est pas moins étonné du désordre de l'imagination folle qui en inventa la forme, que de sa fécondité merveilleuse. Je ferais un volume, si je vous décrivais en entier cette scène d'extravagance. Il a mis des têtes d'hommes sur le corps de différens animaux, et des têtes de toute sorte d'animaux sur des corps humains. Quelquefois il a fait une seule figure de cinq ou six animaux qui n'ont jamais existé. On voit une tête de lion sur le cou d'une oie, avec le corps d'un lézard, les jambes d'une chèvre et la queue d'un renard ; sur le dos de ce monstre, il en place un autre encore plus hideux, qui a cinq ou six têtes, et un grand nombre de cornes. Il a rassemblé toutes les cornes du monde ; et son grand plaisir est de les voir toutes élevées sur la même tête. Sa femme est près d'accoucher ; et plusieurs personnes de Palerme nous assurent

qu'il désire sincèrement qu'elle mette au jour un monstre.

Sa folie est d'une étrange sorte , et il est surprenant qu'on ne l'enferme pas ; mais il est très-doux , et, en satisfaisant ses caprices insensés il ne trouble qui que ce soit. Il donne du pain au contraire à un grand nombre de statuaires et d'ouvriers qu'il récompense suivant que leur imagination se rapproche plus ou moins de la sienne , c'est-à-dire , suivant qu'ils produisent des monstres plus ou moins affreux. Il serait ennuyeux et fatigant de vous détailler en particulier toutes ces absurdités. Les statues qui embellissent ou plutôt qui défigurent la grande avenue , et bordent la cour du palais , montent déjà à 600 ; mais on peut dire avec vérité qu'il ne transgresse point le second commandement du Décalogue , car il n'y a pas une de ces statues , qui ressemble aux objets qu'on voit dans les cieus , sur la terre et sous les eaux. Son père était un homme d'esprit ; et les décorations qu'il avait faites étaient d'un très-bon goût. Le fils les a mises en pièces , pour faire place à ces nouveaux chefs-d'œuvres ; et elles sont tous entassées dans un coin.

Le dedans de ce château enchanté, répond exactement au dehors ; on retrouve partout la folie et la bizarrerie du maître ; et de quelque côté qu'on se tourne , on aperçoit des figures originales. Les appartemens sont vastes et magnifiques ; on y voit des plafonds en grandes voûtes , qui au lieu de plâtre ou de stuc , sont entièrement recouverts de larges

miroirs joints ensemble très-exactement. Chacun de ces miroirs faisant un petit angle avec son voisin, ils produisent l'effet d'un multipliant ; de sorte que, si trois ou quatre personnes se promènent au-dessous, il paraît toujours y en avoir trois ou quatre cents qui marchent dans la voûte. Toutes les portes sont aussi couvertes de petits morceaux de glaces taillées sur les formes les plus ridicules, et entremêlées de cristaux et de verres de différentes couleurs. Les chambranles, les fenêtres et les encadrements sont garnis de pyramides et de colonnes, de théières, chandeliers, coupes, tasses, saucières, etc. cimentés ensemble. L'une de ces colonnes a pour base un grand pot de chambre de porcelaine, et un cercle de jolis petits pots de fleurs pour son chapiteau ; le fût, qui a plus de 4 pieds de long, est composé entièrement de cafetières de diverses grandeurs, et qui diminuent par degré, depuis la base jusqu'au chapiteau. Vous ne pouvez pas imaginer quelle est la quantité de porcelaine qu'on a employée pour former ces colonnes ; il n'y en a pas moins de 40, faites de cette manière, et sur cet étrange modèle.

La plupart des chambres sont parées de tables de marbre de toute sorte de couleurs, qui ressemblent à autant de tombeaux. (1) Quelques-unes sont

(1) Ces tables existent encore : je les ai vues moi-même ; mais je ne comprends pas ce que Brydone a voulu dire ; car la traduction est exacte. Ces tables

richement ornées de lapis-lazuli, de porphyre et d'autres pierres précieuses ; leur beau poli est maintenant passé (1), et elles ressemblent à du marbre ordinaire. A côté de ces jolies tables, on en trouve d'autres de sa propre invention, qui ne sont pas sans mérite. Ce sont de très-belles écailles de tortue mêlées avec de la nacre de perle, de l'ivoire et divers métaux.

Les fenêtres de ce château de fée, sont composées d'un grand nombre de verres de couleurs, bleus, rouges, verts, jaunes, pourpres et violets, mêlés sans ordre et sans régularité ; de façon que pour voir le ciel et la terre sous la couleur qu'on désire, il n'y a qu'à les regarder à travers le panneau correspondant de la fenêtre.

L'horloge est enfermée dans le corps d'une statue ; les yeux de la figure se meuvent avec la pendule, et ils montrent alternativement le blanc et le noir ; ce qui produit un effet hideux.

La chambre à coucher et le cabinet de toilette ressemblent à deux appartemens de l'arche de Noé : le prince y a placé toutes sortes d'animaux les plus vils : des crapauds, des grenouilles, des serpens, des lézards, des scorpions, travaillés

sont de la forme ordinaire, les unes rondes, les autres carré-long, et n'ont aucune ressemblance à des tombeaux. ?

(1) Si le fait fut vrai, il faut que ces tables aient été repolies, car elles sont aujourd'hui comme neuves.

en marbres de différentes couleurs. Il y a aussi plusieurs bustes qui ne sont pas moins singulièrement imaginés. Quelques-uns ont un très-beau profil, et, de l'autre côté, ce n'est qu'un squelette. Ici, vous voyez une nourrice qui tient dans ses bras une figure, dont le dos est celui d'un enfant, et qui a le visage ridé d'une vieille femme de quatre-vingt-dix ans.

On peut s'amuser pendant quelque moment de ces folies ; mais on est pénétré d'indignation et de mépris contre le propriétaire et l'inventeur de tant de monstres. J'avoue que j'en ai bientôt été fatigué, quoiqu'il y eût des objets si bizarrement conçus, que le stoïcien le plus rigide me pardonnerait bien d'en rire un peu.

Les bustes de famille sont très-beaux ; on les a exécutés d'après quelques anciens portraits ; et c'est une collection respectable. Il les a couverts de la tête aux pieds de nouveaux habits de marbre élégans ; ce qui produit l'effet le plus ridicule que vous puissiez imaginer. Leurs souliers (1) sont tous de marbre noir ; les bas sont ordinairement en rouge ; les habits de diverses couleurs, bleus, verts, etc., avec un riche galon de jaune antique. Les perruques des hommes et les coiffures des

(1) Il y a évidemment ici erreur de traduction : l'auteur nous décrit des bustes ; or des bustes n'ont point de jambes ; et des corps sans jambes ne peuvent avoir des souliers ni des bas.

femmes sont de marbre blanc, ainsi que les chemises qui ont de grandes manchettes flottantes d'albâtre. Les murs de la maison sont couverts de plusieurs jolis bas-reliefs de marbre blanc d'un bon goût; comme il ne peut les enlever ni les altérer, il y ajoute d'immenses cadres : quatre larges tables de marbre forment chacun de ces cadres.

L'inventeur et le propriétaire de cette collection curieuse est un petit homme maigre, que la bise fait frissonner, et qui paraît craindre toutes les personnes qui lui parlent; mais ce qui m'a beaucoup surpris, il raisonne assez bien sur plusieurs articles. C'est un des plus riches habitans de l'île; et on croit que ses monstres et ses chimères ne lui ont pas coûté moins de 460,000 livres tournois. Il aurait pu faire ses preuves de folies à meilleur marché; cependant il nourrit beaucoup de pauvres gens qu'il traite en bon maître.

Son hôtel de Palerme est à peu près dans le même goût que sa maison de campagne; il couvre ses voitures de grandes plaques d'airain; de manière qu'elles sont à l'épreuve des coups de fusil.

Le gouvernement pensait sérieusement à abolir ce régiment de monstres qu'il a placés autour de son château; mais comme ce pauvre visionnaire est humain et qu'il ne fait de mal à personne, on n'a pas encore exécuté ce projet, qui sûrement le réduirait au tombeau, etc. (1).

(1) Brydone. *Loc. cit.* Lett. XIV.

Après cette aimable description , c'est avec peine que je suis forcé de répéter ici, que rien de tout cela n'existe de nos jours , si ce n'est peut-être quelques monstres échappés à la ruine commune , et qui s'élèvent encore au-dessus de la balustrade qui regarde la seconde façade du château. Ainsi privée des monstruosité qui en faisaient le seul mérite , cette maison n'offre donc plus rien de remarquable , si l'on excepte toutefois le portrait de son ancien possesseur. Le salon principal est fort beau ; j'y remarquai cette particularité étrange , que tous les marbres en pièces de rapport qui couvrent les murailles sont couverts eux-mêmes de glaces , qui , à la première vue , leur donnent un poli fort extraordinaire. Une espèce de prêtre faisant l'office de concierge , ne put parvenir à m'apprendre si cette nouvelle bizarrerie appartenait à l'ancien propriétaire , ou n'était , dans ses héritiers , qu'un legs de mauvais goût qu'il aurait pu leur faire. Tout ce que j'en pus tirer , fut de m'apprendre que les pierres en question étaient des marbres , et que les verres étaient des glaces !

Sans approfondir les raisons qui ont pu déterminer les héritiers du prince à détruire ainsi toutes les productions monstrueuses sorties d'une imagination plus active que réglée , on peut dire du moins qu'ils ont privé leur héritage du seul prix qu'il eût en effet. Et d'un autre côté , il est plus surprenant encore que l'ancien propriétaire , qui , de son vivant , ne voulut jamais consentir à leur des-

truction , et qui résista même vivement aux ordres réitérés des autorités supérieures , n'en ait point protégé l'existence , en faisant de leur conservation un article positif de son testament , et le *sine qua non* de l'héritage ?

PALAIS VALGUARNÈRA.

EN sortant de ce même château , qui perdit tout son prix en perdant ses extravagances , je passai devant la maison dont Brydone s'excusa de parler, faute sans doute de pouvoir en rien dire ; et dont Borch , selon sa coutume , ne manque pas de faire un pompeux éloge. Cette maison , s'il faut l'en croire , est une de celles qui doivent *captiver les suffrages de tous les connaisseurs* : n'étant pas moi-même de ce nombre , je ne m'étonne pas qu'elle n'ait pu captiver les miens. En effet, je ne puis découvrir le moindre motif d'intérêt, dans une foule de grandes et de petites salles , plus ou moins sevrées des meubles les plus nécessaires ; et autour desquelles quelques lambeaux de tapisseries à grands personnages s'efforcent vainement de couvrir la nudité des murs ! La vue dont on jouit sur la grande terrasse du château est ici la seule chose digne de remarque : cette vue est effectivement très-belle ; mais , outre que toutes les maisons du bourg jouissent d'un semblable avantage , celui-ci n'a que faire avec l'intérieur du château et les grands éloges de Borch.

PALAIS DU PRINCE DE BUTÉRA.

AU reste , tel est le penchant de ce même voyageur , pour admirer tout ce qu'il voit , et s'extasier sur tout ce qu'il admire , que je ne reviens pas de ma surprise à l'égard du silence qu'il a gardé sur le célèbre palais du célèbre prince de Butéra ; palais bien digne cependant d'exciter son admiration ; et dans lequel on remarque , 1°. deux plaines arides et brûlantes , auxquelles quelques charmilles clair-semées , quatre statues de plâtre et un bassin à sec , ont fait donner , de père en fils , le nom de jardin et de parc ; 2°. le fameux *couvent de la Trappe* , consistant en cinq ou six cellules , ornées de figures en cire , presque aussi curieuses et aussi fraîches que celles de notre fameux Curtius !

Ce qui vaut un peu mieux que toutes ces dispendieuses sottises , ce qui mérite véritablement d'être vu , c'est le caveau sépulcral d'un couvent des capucins aux environs de Palerme. Brydone , qui l'a décrit avec autant d'exactitude et d'élégance que le palais du prince de Palògania , a si bien épuisé la matière , que cet auteur n'ayant rien laissé à dire à ceux qui devaient en parler après lui , je me bornerai donc à citer encore sa propre description.

« Nous sommes allés voir ce matin , dit-il , un célèbre couvent de capucins qui est à environ un mille de Palerme ; il ne s'y trouve rien de bien remarquable , si ce n'est un caveau très-curieux.

C'est un vaste appartement souterrain , partagé en larges galeries , dans les murailles desquelles on a fabriqué de chaque côté un grand nombre de niches , comme pour y placer des plâtres. Ces niches sont toutes remplies de corps morts , dressés sur leurs jambes , et attachés par le dos à l'intérieur de la niche. Il y en a environ trois cents (1) ; ils sont revêtus des habits qu'ils portaient ordinairement , et ils forment une assemblée très-vénérable. La peau et les muscles préparés d'une certaine manière (2) , sont devenus aussi secs et aussi durs qu'un morceau de *stock-fish* ; et quoiqu'on y en mette depuis plus de deux cent cinquante ans ,

(1) Ce nombre est considérablement accru depuis l'époque en question.

(2) Cette assertion donnerait à entendre que ces espèces de momies sont soumises à un embaumement quelconque ; et cette opinion serait fautive. Au moment de sa mort , le corps transporté ici est placé dans une cave particulière , dans laquelle personne n'est admis , et où il est renfermé , pendant cinq à six mois ; temps ordinairement suffisant pour compléter l'entière dessiccation des humeurs et des chairs ; dessiccation qui n'est l'effet d'aucune opération anatomique ni chimique ; mais seulement celui de la propriété naturelle de la cave en question. Une fois cette dessiccation opérée , le corps est retiré de ce lieu , revêtu des habits qu'il portait pendant sa vie , et enfin , placé dans une des niches du caveau principal.

cependant il n'y a point encore de squelettes. Les musées paraissent seulement un peu plus retirés dans quelques-uns, probablement parce que ces personnes étaient plus faibles et plus débiles que d'autres. Les habitans de Palerme viennent rendre ici des visites journalières à leurs anciens parens ; et rappellent avec un mélange de plaisir et de peine les incidens de leur vie passée ; ils s'y familiarisent avec la mort, et ils examinent d'avance la société qu'ils voudraient avoir dans l'autre monde. Il est très-commun de leur voir choisir leur niche, et essayer si leur corps pourra bien y entrer ; souvent aussi, par manière de pénitence volontaire, ils s'accoutument à s'y tenir debout pendant quelques heures. Les cadavres des princes et des nobles de distinction sont déposés dans de très-belles caisses dont plusieurs sont richement décorées ; ces caisses ne sont point construites comme nos bières ; leur largeur est partout la même ; elles ont environ un pied et demi de hauteur. Les clefs restent entre les mains des plus proches parens du mort ; et toute la famille vient de temps en temps verser des larmes sur le tombeau de ses ancêtres. Je ne sais point si cette manière de disposer des morts n'est pas meilleure que la nôtre ; mais de telles visites peuvent fournir d'excellentes leçons d'humanité ; et ce ne sont point des objets aussi hideux que vous l'imaginerez. On dit que les corps conservent, plusieurs siècles après leur mort, les formes du visage qu'ils avaient pendant leur vie. Dès qu'on est ré-

venu de la première impression que causent ces figures, on ne regarde plus ce caveau que comme une vaste galerie de portraits de famille faits, après la mort, par un peintre fidèle. Il faut convenir que les couleurs sont un peu fanées et que le pinceau n'est pas flatteur ; mais il n'importe : c'est le pinceau de la vérité, et non celui du mercenaire qui ne veut que plaire et gagner de l'argent. Ces catacombes pourraient procurer des avantages considérables à la société ; et ces orateurs muets pourraient faire à l'orgueil et à la vanité les sermons les plus pathétiques. Lorsqu'un homme commence à s'enorgueillir et à prendre un air de fierté, on pourrait l'envoyer sur-le-champ converser avec ses amis du caveau ; et si leurs argumens ne changeaient pas sa façon de penser, il faudrait l'abandonner comme un homme incurable.... Quelques capucins couchent toutes les nuits dans cette galerie ; ils prétendent y avoir des visions et des révélations auxquelles très-peu de gens seraient portés à ajouter foi. Aucune femme morte ou vivante n'est admise dans ce couvent. »

La seule chose à ajouter à cette charmante description de Brydone, c'est que cette espèce de sépulcre est exclusivement réservée aux nobles ; de sorte qu'après sa mort, le pauvre vilain de Palerme n'a pas même la consolation de pouvoir dire à son ancien seigneur et maître :

Ici, tous sont égaux : le titre n'est plus rien :

Je suis sur mon fumier, comme toi sur le tien !

VILLA GIULIA.

LA Villa Giùlia qui , comme je crois l'avoir déjà remarqué , est située à l'extrémité occidentale de la belle promenade du Marino , est un jardin assez vaste , dans le goût de tous les jardins de Le Nôtre. Au milieu est un large bassin , au centre duquel est placée une statue colossale de Neptune , statue qu'on dit être fort belle , et qui est d'un artiste palermitain (1). Au reste , comme toutes les promenades de cette ville , ce jardin est privé de son ornement le plus naturel et le plus nécessaire : on y cherche inutilement une allée à l'abri des rayons brûlans du soleil. Des charmilles de buis , symétriquement taillées , et répandant au loin une odeur insupportable ; quelques arbres sans ombrage ni verdure ; des parterres sans fleurs , et des bassins sans eaux : voilà tout ce qu'on y remarque , ou du moins , tout ce que j'y ai remarqué.

LA FLÔRA.

CE jardin botanique , qui est attenant à celui dont je viens de parler , est , selon moi , le seul monument moderne , que l'on puisse admirer ici ; et je remarque avec plaisir , que ce monument est l'ouvrage d'un architecte français (2) , qui l'exécuta , en 1790. Le style de ce monument a toute la

(1) Don Ignace Marabitti.

(2) M. de Fourny.

noblesse et la simplicité antiques ; il est d'ordre gréco-sicule carré , avec une double façade ; l'une, du côté de la Villa Giùlia ; l'autre, du côté de la mer. Au centre est l'École de Botanique ; ce bâtiment également noble et simple est de forme octogone ; il est orné de médaillons en reliefs, et de quatre statues des plus célèbres naturalistes anciens et modernes. Le jardin forme un carré-long immense , divisé en quatre parallélogrammes , au centre desquels sont placées plus de quatre mille plantes exotiques ou indigènes. Cet établissement est fort beau , et parfaitement tenu.

LA FAVORITE.

CETTE maison royale n'est qu'un simple rendez-vous de chasse : une folie payée fort chère. C'est ici que le roi a fait enfouir la fameuse statue connue sous le nom d'Hercule-Farnèse ; mais , par une idée fort étrange , l'architecte , prenant sans doute le fils d'Osiris (1) , pour Neptune , n'a rien trouvé de plus convenable , que de le hucher au-dessus d'une tour de cent à cent cinquante pieds de haut , qui s'élève elle-même , au milieu d'un bassin immense ! Il était du sort de ce chef-d'œuvre d'être toujours placé , ou trop haut ou trop bas ; car , autant qu'il m'en souvient , ce malheureux Hercule , qui se perd ici dans les nues , était placé naguère , à Rome , dans une cour du palais Farnèse ?

(1) Voy. ci-dessus , pag. 64.

J'ai dit que la Favorite n'était qu'une bagatelle ; mais il faut convenir qu'il en est peu d'aussi jolies ; et le goût qui perce dans l'ensemble comme dans les plus petits détails de cette retraite royale , n'y fait pas désirer plus de magnificence. Chaque chambre est un charmant boudoir, soit meublé dans le goût chinois , soit orné de peintures à fresque, qui toutes font honneur aux talens de l'artiste. Je remarquai, entre autres , la chambre à coucher du roi , autour de laquelle ce bon père a fait peindre tous ses enfans : placée au bas de chaque portrait, une courte inscription contient un surnom de tendresse, selon l'âge et le sexe du modèle ; ces mêmes noms se retrouvent encore, sur une table de la même pièce ; mais , ici , ils sont entourés d'exergues ; sous le nom de madame la Duchesse de Berri , on lit seulement : MES AMOURS. J'ai oublié les autres noms : je n'ai point oublié celui-ci.

THÉÂTRES.

PALERME a deux théâtres ; l'un en pierre , où se joue l'opéra buffa ; l'autre en planches , où l'on représente de simples comédies. Quant au théâtre en pierre , je ne sais trop que dire des chanteurs et danseurs que les habitans y tolèrent ; mais la salle même est fort jolie. Sans être aussi brillant ni aussi fréquenté , le modeste théâtre de planches l'emporte , selon moi , sur son orgueilleux concurrent ; et il ne doit cet avantage qu'aux talens d'un seul acteur. Dans les pièces qu'on y représente , il

se trouve toujours un rôle écrit en sicilien; il en est de même à Naples, où l'acteur chargé du rôle plaisant de la pièce, parle toujours le dialecte napolitain. C'est ainsi que, dans cette dernière ville, j'ai long-temps admiré le fils du célèbre Cacciarielli, qui, quoique fort loin de posséder tout le talent de son père, n'en est pas moins un des meilleurs grimes que j'aie vus. Au reste, l'acteur palermitain fait si bien valoir ce même rôle; sa pantomime et la mobilité de ses traits expriment si bien ce qu'il veut peindre, que, sans entendre un mot de sicilien, je ne perdais rien de son rôle; et que son silence même, était pour moi plus expressif que le langage connu des autres.
